

Silence, elles tournent!

Robert-Claude Bérubé

Numéro 125, juillet 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50773ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, R.-C. (1986). Silence, elles tournent! *Séquences*, (125), 41–41.

les crises hystériques de Piscopo et De Vito sans prendre la peine de meubler un peu l'action de trouvailles vraiment drôles. À l'occasion, le film est juste assez brillant pour nous rappeler cruellement qui est derrière la caméra: la séquence où De Vito doit faire démarrer une voiture qu'il croit être piégée, avec son mouvement circulaire en accéléré et sa plongée vertigineuse sur la poignée de la portière, fait figure d'exception confirmant la

règle. C'est une des seules séquences où l'on sent que De Palma est... De Palma! Il y a pourtant, aussi, quelques références évidentes à ses autres films: à *Carrie* (dans la séquence de l'église où Piscopo se croit investi de pouvoirs « télékinésiques », à *Scarface* dans la séquence du casino lorsque De Vito imite Al Pacino s'offrant aux tueurs). Pour le reste... le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Évidemment, on ne peut pas se contenter, ainsi, de faire une lecture exclusivement « auteuriste » du film et clamer que De Palma n'avait pas le droit de faire ça! Mais si le film avait été impersonnel et drôle on aurait sorti le drapeau blanc. Mais tel quel, *Wise Guys* n'est pas drôle en plus d'être impersonnel. Brian De Palma nous doit une revanche.

Martin Girard

SILENCE, ELLES TOURNENT !

Pour une deuxième année consécutive, l'organisation Cinéma Femmes de Montréal, a voulu attirer l'attention sur l'apport des femmes en tant que créatrices de films. Cet apport n'est pas négligeable et grandit d'année en année; ici même, au Québec, on compte un certain nombre de réalisatrices reconnues, des Léa Pool, des Mireille Dansereau, des Louise Carré, des Brigitte Sauriol et j'en passe. Un jour, espérons-le, leur part sera assez importante, en regard de l'ensemble de la production, pour qu'on cesse de les regarder comme des bêtes curieuses et d'organiser des manifestations particulières autour d'elles, comme des symptômes d'un sexisme à rebours. En attendant, c'est l'occasion d'un autre festival à Montréal, ville où les activités cinématographiques particulières finissent par être accaparantes pour les chroniqueurs; faut-il s'en plaindre? Le fait est que, cette année, ce festival de films et de vidéos de femmes n'a pas tellement déplacé les foules. Il y a eu des salles combles pour *India Cabaret* de Mira Nair et un certain engouement pour les films de Juliet Berto, mais pour le reste, les auditoires étaient plutôt clairsemés. Il y avait pourtant des productions intéressantes dans la sélection internationale, celle qui était soumise à un prix du public; on y trouvait des films venus du Brésil (*L'Heure de l'étoile* de

Suzana Amaral), de Suède (*Beyond Sorrow, Beyond Pain* d'Agneta Elers Jarleman), de Belgique (*Madame P.* d'Eve Bonfanti), des États-Unis (*Enormous Changes at the Last Minute* de Mirra Bank et Ellen Hovde), de France (*Havre* de Juliet Berto), de Nouvelle-Zélande (*Dark of the Night* de Gaylene Preston), d'Allemagne (*Attendre Marie* de Gisela Stelly), et du Portugal (*Le Mouvement des choses* de Manuela Serra). Il y avait là un intéressant éventail d'approches diverses et de sujets différents, depuis le documentaire poétique jusqu'au drame fantastique. J'ai été heureux d'apprendre que le Prix du public s'est porté sur mon propre choix, le film d'Agneta Elers Jarleman, bouleversante confession filmée sur une douloureuse expérience personnelle: le compagnon de la cinéaste, victime d'un accident, est sérieusement handicapé et le film suit les étapes d'une réhabilitation partielle en même temps que l'évolution des relations entre les amants. Il s'agit là d'une rare réussite dans le genre cinéma à la première personne.

Par ailleurs, on a eu droit à une rétrospective de l'oeuvre de Judit Elek, cinéaste hongroise dont les films ont peu circulé en dehors de son pays, contrairement à ceux de sa compatriote Marta Meszaros qui fut l'objet d'une manifestation semblable à la Cinémathèque québécoise, il y a peu.

Ces deux femmes ont suivi un itinéraire similaire allant de l'étude de moeurs à l'évocation historique. La présence de la réalisatrice à chacune des séances permettait un contact plus circonstancié avec chacun des films replacé dans son contexte au long d'une carrière qu'on pourrait qualifier d'exemplaire. Qu'il s'agisse d'*Un village hongrois*, de *La Dame de Constantinople*, de *La Fête de Maria*, on prend un plaisir constant à sa vision particulière de la réalité contemporaine ou passée. Regrettons cependant qu'une suite d'incidents techniques aient fortement handicapé la présentation de son *Martinovics*.

Dans le contexte des activités culturelles montréalaises consacrées au cinéma (cinémathèques, salles parallèles, festivals spécialisés), les organisatrices de *Silence, elles tournent* devraient, devant le maigre écho réverbéré par leur semaine, s'interroger sur l'opportunité d'une telle manifestation qui apparaît presque confidentielle. Chose sûre, il faudrait qu'elles évitent de programmer certains films pour « meubler » l'horaire. À cet égard, la section consacrée au Portugal, cette année, était plutôt faible; il fallait être drôlement convaincu pour s'y rendre et parfois masochiste pour y rester.

Robert-Claude Bérubé